

Lettre écornée retrouvée sous une cage d'escalier

*À l'intention de Mr D.,
Directeur des publications
Pour la Maison d'Édition M.H.*

Il y a dix ans, j'ai acheté une petite maison de campagne dans la commune de Jayac, en Dordogne, non loin du Périgord noir et de ses grandes forêts. Cette maison était restée à l'abandon depuis près de vingt ans, car, à ce que je sus plus tard, elle avait été l'objet de discordes familiales incessantes, suite à la mort du dernier propriétaire, un vieillard veuf, qui avait paisiblement fini sa vie là, loin de tous. Aucun descendant n'avait osé s'en occuper ni encore moins l'habiter. Après un certain temps, la vente était apparue à toute la famille comme la meilleure solution, mais, bien qu'il y eût quelques visites les premières années, personne n'en devint l'acquéreur - on la disait hantée -. Le temps passant, son état s'empira inexorablement pour ne devenir guère plus qu'une ruine et j'en devins finalement l'heureux propriétaire pour une bouchée de pain. Je l'avais achetée sur un coup de tête, pour en faire notre résidence secondaire, à ma famille et à moi. Je me disais aussi que nous pourrions nous y installer définitivement plus tard, si le cœur nous en disait, ma femme et moi, sur nos vieux jours, quand nous aurions atteint l'âge de la retraite et que nos enfants seraient devenus adultes - nous habitions à l'époque encore à Paris. S'en est suivie une longue période où je m'y rendais seul, quand je le pouvais, quelques semaines ou week-ends par an, pour effectuer les premiers travaux et rendre cette maison à nouveau habitable. Pour vous donner une idée de l'ampleur de la tâche qui m'attendait, j'ai mis plusieurs semaines à seulement couper, tailler, élaguer et déraciner les immenses buissons de ronces et de lierres qui emplissaient de toutes parts la propriété et rendaient impossible l'accès à la maison proprement dite. Ensuite, j'ai commencé la rénovation de cette vieille bâtisse, calmement, pas à pas. Une fois que les pièces principales - la cuisine, le salon, les trois chambres et les deux salles de bain - furent remises à peu près en état, ma femme et mes deux enfants m'accompagnèrent pour y passer nos vacances, tout en continuant ensemble les travaux, accordant la pénibilité des différentes missions qu'il nous fallait accomplir, selon l'âge, les goûts et les compétences de chacun. Quelques années s'écoulèrent pour parvenir à terminer entièrement notre chantier. Puis, quelques années s'écoulèrent encore, durant lesquelles nous passions des moments plus qu'agréables dans cette maison, sans n'avoir rien à y faire, si ce n'est nous y reposer et y passer du bon temps.

Il y a peu, je ne sais pourquoi, je me mis en tête de ranger le cagibi qui se trouve sous l'escalier - c'est une maison à étage. Il n'y avait ni raison ni urgence, ce cagibi étant ce type de pièce dont je n'avais pas vraiment l'utilité et dont j'avais toujours remis à plus tard le nettoyage, ouvrant nonchalamment la porte de temps en temps et la refermant aussitôt, déjà exténué par la contemplation d'un capharnaüm qu'il me faudrait pourtant un jour affronter, malgré ma paresse. Bref, ce jour-là, je pris mon courage à deux mains, m'y enfermais résolu à tout nettoyer et à y passer plusieurs jours s'il le fallait. Bien que la pièce ne soit pas grande, je ne pus compter, à travers les abondantes toiles d'araignée et la poussière, le nombre d'objets hétéroclites que je trouvais, tant il y en avait : vêtements, photos, outils, cadres, lampes, coussins, magazines, jouets, caisses, meubles, valises, bibelots, etc. J'avais l'impression d'être devenu un voyageur dans le temps, un vieil enquêteur - pour ne pas dire un voyeur -, lorsque je manipulais avec circonspection tous ces objets, car j'essayais de reconstituer les vies qui les avaient accompagnés, en tentant de comprendre comment, par bien des circonvolutions et des hasards j'imagine, ils avaient pu finir là, entre mes mains. J'y passais une semaine complète, éprouvant une excitation et un plaisir enfantins. Tout au fond de la pièce, sous une malle métallique, je trouvais par terre une lettre qui avait étrangement survécu à cette longue période de négligence et d'abandon. Par curiosité, je m'assis et commença à la lire - elle était jaunie et tâchée, mais l'encre était encore bien visible - et ne releva plus la tête avant que de la terminer...

C'est une lettre d'un père à son fils. Je ne sais si elle a une quelconque valeur d'un point de vue littéraire, mais elle me toucha. Elle a un je ne sais quoi de poétique et d'universel, peut-être même de prophétique, malgré ses apparences étranges et quelque peu pompeuses parfois. Je ne sais pas non plus qui l'a écrite, ni même si elle a été envoyée ou lue - j'ai eu beau chercher, je n'ai trouvé aux alentours ni cachet postal ni enveloppe. Impossible non plus d'en deviner l'origine par une étude calligraphique, puisqu'elle a été tapée à la machine. L'ancien propriétaire en est peut-être l'auteur. Peut-être en est-il le destinataire. Ou peut-être est-ce une tout autre personne, habitant cette maison avant lui, qui l'avait entreposée là, dans cette pièce, soit avant d'avoir envoyé cette lettre soit après l'avoir reçue. Je me dis aussi que, puisque la maison fut inhabitée pendant plusieurs décennies, son auteur - ou son destinataire - pourrait être une personne qui n'aurait, à proprement parler, rien à voir avec ces murs. Un quelconque vagabond ou un simple curieux, qui, durant un temps, aurait passé ses jours ou ses nuits sous ce toit, trimballant avec lui cette lettre, qu'il aurait fini par jeter ici, dans ce cagibi. Je n'en sais rien. Je vous la transmets aujourd'hui et la soumetts à votre appréciation, en espérant que vous y verrez, vous aussi, quelque chose d'importance.

*Cordialement,
V.B.*

Le 24 mars

Mon fils,

Sache que je lis dans les astres, les cartes, les cœurs et le marc de café. C'est pourquoi, aujourd'hui, je t'écris, à toi, mon bien aimé. Je t'offre ces quelques lignes, où tu pourras déchiffrer tes aurores, tes horreurs, tes volutes, tes plaintes, tes pentes, tes voluptés, pas encore advenues. Qu'il te sera pourtant donné demain de recevoir et de prodiguer. Toi, encore poupon, à mes côtés, paisiblement tu dors. Et semble, sans trouble, rêver. Mon cher, mon tendre, mon doux, sache donc que :

` Tu verras que les hommes radotent, répètent sans fin la même histoire, mélangent leurs linges sales, leurs joies, les tumeurs, leurs baisers, les bougies, leurs ivresses, leurs amours, l'argent et le pouvoir, tout en se croyant original, beau ou inédit, toujours, tous, en somme, réduits à se penser comme une exception, qui se voudrait règle, fou, as, roi. Et loi. Ne t'inquiète pas, toi aussi, tu seras de la partie, auras ta part de tragédies et de bonbons. Tu assisteras à la naissance de nouvelles machines, d'innovantes technologies et d'aberrantes idées, mais tu ne pourras encore rien déceler à l'horizon qui fasse d'un homme *un être humain*. Les hommes, d'ailleurs, tu les verras s'étreindre, se déchirer, puis s'éprendre, s'embrasser, se reprendre à nouveau, puis finalement s'éteindre doucement, accidentellement partir, mourir.

Alors, un tant soit peu blasés, parfois tu préféreras t'en aller au loin, au coin, observer un arbre, contempler une fleur pousser, jouissant de l'immobilité des plantes et du silence du ciel, qui, après tout, vaudront mieux que les paroles et les gesticulations incessantes de ceux qui deviendront tes contemporains. Ne sous-estime jamais leur besoin de rituel, de croyance et d'appartenance. Comme moi, tu les verras opiner sur tout, sur tous, bien qu'ils n'aient d'idée réelle sur rien. Ni personne. Ils établiront leurs jugements sur des rumeurs, des faits rapportés, des faux-semblants et des on-dit. Et comme les chats n'accouchent pas des chiens, tu rejetteras tout ce qui constitue leurs rêves : travailler, bâtir, enfanter, acheter, juger, vendre... Ces communs verbiages seront pour toi autant de rimes pauvres et de creux au-delà. Oui, « Gagner sa vie », comme on dit, sera, somme toute, pour toi, la perdre. Et un tant soit peu l'oublier. Oublier l'essence, l'essentiel. Tu n'auras d'ailleurs de cesse de te nourrir de questions, tu t'accrocheras comme un damné au mystère. À tous les mystères. Tu les verras comme un rosaire, sur lequel user ton cerveau et enrouler tes doigts. Tu vomiras par tous tes pores le confort physique, intellectuel ou moral, bref, tous les sermons et autres fausses promesses qu'on te fera ou pourrait te faire. Tu n'auras aucune idée préconçue, avec laquelle doucement te bercer. Pour cela, ton pouls aura toujours la pulsation du vertige. Pour cela, tu vivras des aventures extraordinaires. Et, pour cela, tu pleureras. Oui, tu vivras *en deçà*. *En deçà* du monde, de la réalité. *En deçà* de ta propre perception, de ton corps, de ta propre pensée. Là où les poux et les idoles se mettent à irrémédiablement crisser et gratter dans l'ombre. Mon tendre, tu te feras un honneur de faussement leur démontrer, à tous ces hommes, que l'on peut vivre d'amour, de crème, de crime, de vin chaud et d'eau fraîche, car tu apprendras ce qu'il faut de sécrétions, de silence et de joie pour écrire un poème. Car, oui, tu seras poète.

Comme moi, tu laisseras autant de traces que le vent dans l'air, qu'un caillou dans l'eau, à peine quelques ondes fugitives, invisibles à l'œil nu, à peine plus, somme toute, qu'un trouble passager. En vieillissant, tu te mettras à croire aux vies futures, aux vies passées, mais, derrière l'onirisme d'une telle pensée, se cachera ta peur primaire de l'échec et de l'abandon. Mon pauvre, tu passeras des jours, des semaines, des années, sans amour véritable, comme un bateau à quai, pour soi rêvant de haute mer et de grandes marées. Toi, qui n'auras pourtant que l'amour comme origami, divagation et chapelet. Et que dire des pulsions mortelles... L'amour, pour toi, sera comme un graal, une damnation. Une oasis. Une aurore, une tempête. Une odeur de poivre, une fumée d'encens. Un sifflement. Une chose aussi douce et fragile que peut l'être une peau effleurée. Aussi intense et profonde que le blanc de l'œil dans lequel on ose soudain se fixer. Aussi fascinant et dangereux que le feu crépitant dans la cheminée. Aussi impalpable et fugace qu'un nuage sur lequel on dessine des réalités nouvelles en attendant l'orage. Aussi nécessaire et énigmatique qu'une étoile hissée haute dans le ciel, sur laquelle on déchiffre et comprend son destin. La seule chose, somme toute, qui vaille la peine d'être vécue. D'en mourir. Et d'en renaître. La seule chose qui *vaille la peine*... Oui, la peine, tu en auras, bien sûr, lorsqu'il te faudra quitter. Et lorsqu'on te quittera. Tu porteras alors ton cœur en bandoulière, comme un cimetière négligé, hanté par de séduisants fantômes. Tu auras la sensation de mourir, mais tu apprendras, tel un Christ en croix, à ressusciter de tes limbes. Tu auras beau essayer de prévoir, d'anticiper, la vie s'écoulera toujours pour toi par les fentes, les

trous, les interstices, elle se présentera toujours par des sentiers dérobés, des portes cachées et quelques jalousies en bois orné. Alors, quand tu rencontreras un nouvel amour, à la croisée de quelque destin, tu te diras : « Cette fois, oui, celle-là, oui, cette fois, celle-là, oui, sûr, c'est la bonne, la vraie ! » Et si l'avenir te dément encore une fois, tu te diras comme tant d'autres, comme tous les autres, que : c'est *sa* faute, la faute de *l'autre*, mais, si tu finis seul, dis-toi que c'est sûrement toi qui n'as pas su aimer. C'est qu'il y a dans l'amour un aveuglement, un fantasme de l'autre, une folie de soi. Tous - et quand je dis *tous*, tu as certainement compris que je parle de *moi* -, logés à la même enseigne, tous ingénieux, intelligents et de bon conseil, quand tout cela ne nous concerne pas, observant d'un œil froid, un tant soit peu cruel, les histoires d'autrui. Tous, cependant balbutiant, *pas si sûrs, en fait*, brusquement idiots et rendus fragiles, dès lors que tout cela nous touche de l'intérieur. De près.

Durant tes temps de détresse et de solitude, tu iras, comme tant d'autres - comme moi - soigner tes plaies dans le corps d'autres intrigues nocturnes. Leurs chaudes muqueuses te serviront d'oubli, de drogue et d'onguent. Le temps d'un soir, d'un verre, d'un baiser, tu pourras t'oublier. Oublier ta mortalité. Tu seras parfois digne d'admiration, tout du moins, tu pourras plaire, mais, tu auras beau faire, tu ne mériteras pas d'amour réel. Non. Tu feras pourtant de ton mieux, mais, malgré tous tes efforts, tu ne vaudras, somme toute, pas mieux que le premier venu. Et parfois, dans tes songeries, par delà les singeries, tu sentiras qu'il se cache, sous ce mot générique d'*amour*, des milliers de nuances et de couleurs, un bouquet d'appétits, de brûlures, comme un relent d'arrangements plus ou moins assumés, quand il t'arrivera de tomber le masque et les vêtements. À ton tour, tu grifferas, te montreras indifférent, feras souffrir, feras pleurer, connaissant l'inconstance des victimes devenues à leur insu bourreaux. Oui, mon chanceux, mon malheureux, tu vivras beaucoup d'amour, des amours, tout le reste - tout ce qui fait la vie des hommes - ne sera pour toi que temps monotone, pure contingence et comptabilité. C'est que l'amour sera aussi pour toi le seul moyen de calmer ta colère, éteindre ce cri dans tes entrailles porté depuis l'enfance comme un ongle incarné. Et ainsi devenir comme une version améliorée de toi-même.

Il faut que je te le dise : il n'y aura pour toi pas de temps linéaire, de noyau ou de foyer. Oui, toujours sur les routes, toujours un trou dans tes chaussures, toujours un baluchon sur l'épaule et un verre à la main. Et : *A ta santé, mon fils !* Tu vivras ta réalité comme un continuum flou et énigmatique, une sorte de sinusoïde accidentée, avec lequel il te faudra composer tes plus merveilleuses batailles et tes plus irrémédiables adieux. Mais pourtant, n'aie pas peur. Tu te perdras en chemin, perdras le sens commun, tes clés, la mesure, la tête et ta carte bleue. À force de détours et de cris étouffés, tu perdras même un jour l'espérance en les hommes. Du moins, l'espoir que le genre humain puisse changer d'une quelconque façon... Ce qui ne t'empêchera pas de voir la beauté de l'aube. D'un chardon, d'un tableau, d'une ruine, d'un chien sauvage, d'une mélodie perdue, d'un bateau, d'un temple, d'une feuille emportée par le vent. La beauté aussi de quelques individus, de magnifiques marginaux posés là, à tes côtés, comme des balises, des rameaux, sur lesquels tu puisses t'accrocher et faire danser tes rêves. Tu changeras souvent de style de vêtements, de coupe et de tête, au

point que ton entourage aura du mal à s'y reconnaître, ce qui te collera un sourire amusé aux lèvres, car tu aimeras par dessus tout l'anonymat et l'invisibilité. Tu auras l'amour des bêtes ou - pour être plus juste - les bêtes éprouveront de l'amour pour toi. Tu te demanderas pourquoi elles semblent toujours ainsi par ta main attirées. Et bien, c'est tout bête : elles renifleront sur ta peau et tes poils ton goût de la chair crue et tes relents d'égouts. Tu courberas l'échine aussi parfois, sueras sang et eau à des travaux sans avenir ni intérêt. Comme moi, comme tous, tu te tairas parfois devant l'injustice. Resteras de marbre devant la misère. Bouche bée devant l'infâme et l'affamé. Comme tout le monde, tu avaleras des couleuvres, prendras des vessies pour de lanternes, baisseras la tête, retourneras ta veste, humilieras, seras humilié, te redresseras, trouveras l'équilibre et la balance, avant de prononcer un nouveau mensonge, que toi-même tu finiras par croire. Tu comprendras avec le temps et tes voyages, que tout ce que tu pensais certain, allant de soi, venant de toi, n'est que misérable fumée, mirage et pauvre orgueil. Voyageur immobile, les mots te deviendront alors autant de sons sans sens. Une mélodie. De la musique. De la pure musique. Des notes inventées par d'autres et que d'autres au final finiront par payer. Tu apprendras qu'il est plus rapide de prendre que de donner, qu'une seconde peut durer une éternité. Et vice et versa. Tu comprendras aussi que les grandes luttes commencent par les petites choses, qu'elles résident dans les détails, et que personne en ce monde ne mérite le titre clinquant d'ennemi. Tu commenceras alors à te battre *pour* des choses, et non plus *contre*, et cette seule pensée te remplira d'allégresse, te permettra de communier et de donner un sens concret à ton existence.

De toute ta vie, tu n'achèteras qu'un seul blouson en cuir, qui se tâchera, se déchirera, se délavera au fur et à mesure. Il te collera comme une deuxième peau. Car, tu apprendras à voyager léger. *Ne pas s'encombrer de superflu !* Oui, tu seras souvent amené à déménager, emménager, tant ta soif du monde sera insatiable, tant ta haine du routinier te fera pousser des ailes. Car, oui, je le répète, tu n'auras de maison que l'horizon. De richesses, que ce que ton regard aura eu le bonheur d'épouser. De saisons, que les seins et les cuisses où tu auras su fourrer ton nez, bien que ce ne soient pas tes affaires. De patrie, que les bouches et les bras, auxquels tu auras su te suspendre, ne serait-ce qu'un instant. Sur le départ, toujours, *l'éternel départ*, démunis d'avenir, blanchis de passé, tu apprendras à ne rien prendre avec toi. Tu laisseras tout sur place. Tu ne feras même pas l'effort de prendre des photos des lieux où tu seras allé, des visages des gens que tu auras rencontrés, dégouté du spectacle de ces hommes qui privilégient le fait d'enregistrer leurs expériences, plutôt que de tout simplement les vivre. Dis-toi bien que certains te regarderont de haut, de travers, tandis que, toi, tu seras en train de t'exercer à loucher.

C'est triste à dire, mais il faut bien le dire, tu seras seul. Seul, oui, seul. Même au sein de l'orgasme et de l'ivresse conjugués. D'ailleurs, tu mourras seul, seul, oui. Ce qui n'empêchera pas une foule compacte de se présenter en larmes à ton enterrement. Peut-être les seules personnes absentes à tes funérailles - et c'est un fait assez singulier pour le noter ici - seront les femmes que tu auras aimées. Non pas qu'elles ne voudront pas y venir, non, ce ne sera pas ça, non, elles aussi, après tout, t'auront aimé, non, ce ne sera pas faute de désir, mais tout simplement, elles seront trop loin,

trop prises, trop tristes, bref : ailleurs. Et tu leur seras dans la mort, à l'image de ce que tu as été dans leur vie, aussi entêtant qu'un songe mal entendu. Il te faudra du temps, mais tu finiras par faire la paix avec cette dernière idée. Ton âme formera en toi comme un domaine, un champ en friche, parsemé de larges sillons, de lourds labours, où tu fomenteras la gangrène et la politique de quelques terres brûlées. Tu iras dans les grandes villes, les capitales, attirés par les lumières, le grouillement constant, l'envie de vitesse et de richesses. Il y aura des danses de salon, des restaurants, des mansardes, des bars, des bordels, des parcs, des fleuves, des quartiers chics, des portes cochères, des ponts, des vitrines, des manoirs, des taudis, des impasses. Et les grands boulevards... Le long de ton périple, tu tenteras de garder une âme d'enfant. Un regard innocent. Malgré les rides et les rafles, tu voudras rigoler, blaguer, chanter, danser. Et parler la bouche pleine. Ô la joie ! Oui, la joie, bien sûr, j'allais l'oublier ! Elle ne te n'épargnera pas, elle non plus, de ses doigts doux et agiles. Tu en seras même prodigue, au point de ne plus savoir qu'en faire, tant elle te fera vibrer les tempes, les jours d'opulence et de bonne fortune. Tu auras la chance de récolter beaucoup d'amitiés au bord de ta route comme autant de pierres précieuses, que tu fourreras au fond de ta poche sous une double couture et fera voyager discrètement avec toi pour pouvoir de temps en temps les sortir au grand air, comme un bouquet de chanvre au creux de ta paume. Chaud parfum qui réchauffera tes nuits et parera ton monde de baisers humides, de bisous sur la joue, dans le cou, de franches accolades et de petites tapes sur l'épaule. Elles peindront, *ces camaraderies, ces compagnonnages* - comme tu aimeras à les appeler -, de couleurs plus vives et chatoyantes l'espace qui t'entoure, car, oui, il n'y a pas de plus grand miracle qu'une main tendue pour celui qui est tombé.

Ici, je me dois de te parler de moi. T'expliquer. Car, c'est une chose de ne pas savoir où l'on va, une autre d'ignorer d'où l'on vient. Oui, mon fils, je lis dans les astres, les cartes, les cœurs et le marc de café. Pourtant, je n'ai pas été plus intelligent qu'un autre. J'ai été comme tout le monde, c'est-à-dire que je n'ai été véritablement personne. Je me suis débattu vaille que vaille. Ai fait de mon mieux. Mais, j'ai dû me cacher toute ma vie. Cacher ce que j'étais vraiment. Intimement. *Au dedans*. Cacher mes désirs, mes rêves, les trimballer comme une drogue impossible à refourguer, même sous le manteau. Au fil du temps, ces rêves et ces désirs ont taillé en moi comme une brèche, une fine fêlure dans le miroir. Une anomalie dans mon reflet. Malheureux car dédoublé, car, non : je n'ai jamais eu le don d'ubiquité... J'ai menti, me suis travesti. J'ai fait ce que l'on attendait de moi. J'ai répondu présent à ces attentes silencieuses, tous ces regards inquisiteurs. J'ai eu peur. Peur que l'on me montre du doigt. Peur du rejet et de la solitude. Peur de passer directement du banc d'école à celui des accusés. Je ne voulais pas connaître la salle des « pas perdus ». Ne rien savoir ni de son odeur ni de ses dimensions. Alors, j'ai filé droit. J'ai teinté mes cheveux et grimé mon âme. J'ai été assez faible pour me construire une forteresse intérieure, privée. J'ai fermé chaque chambre à double tour et érigé de grandes murailles autour. Je ne sais si j'ai eu tort ou raison, mais j'étais prêt pour la fin du monde. La fin de moi. Et puis, tu es arrivé... Peut-être, au final, ne suis-je pas né au bon moment, au bon endroit. À côté de la plaque, toujours. Toujours du mal à cadrer avec mon décor. Jamais tout-à-fait adéquat. Mal-à-l'aise. Je suis entré dans cette vie comme dans un

costume trop étriqué. Respirer a toujours été pour moi quelque peu suffoquer. Etranger à ce qui fait la vie des autres, leur boire ou leur manger, j'ai appris des langues mortes et quelques jargons lointains que j'ai fini par faire miens. J'ai volé des philosophies et des tables de lois dans quelques livres jaunis, que j'ai trouvés dans les braderies des bas quartiers. J'ai imité comme un singe savant des gestes de gens que je trouvais élégants et puissants. Je me dis parfois que j'aurais dû naître femme, plutôt que ce mensonge maquillé que j'ai la sensation d'incarner. J'habite ce corps, mes pensées, comme un corps étranger. Mais, même si j'avais été femme, j'aurais peut-être tout refait à l'identique. Car, les questions qui me restent en travers de la gorge comme un hurlement indigeste, me réveillent la nuit comme d'un méchant cauchemar, n'ont peut-être ni genre ni sexe. Peut-être était-ce mon destin de devenir ce que je suis. Ce cri sourd. Ce bruit blanc. J'étais peut-être *censé* être. Peut-être.

Ce mensonge, cette fêlure, tu en hériteras, je sais déjà que je te les ai transmis, malgré moi, comme un mauvais génome. J'ai dit tout à l'heure que tu allais être poète, et bien, c'est de là que ton art prendra son fondement. Mon secret, incarné dans ta chair, deviendra chant tonitruant. Mais tu seras un poète d'un genre particulier, car tu n'auras ni stylo ni papier. Jamais tu ne seras publié. Mais, les bras ouverts aux quatre vents, tu assumeras ta part d'ombre et tes multiples contradictions. Tu auras mille visages, mille sexes, mille incarnations, comme une vieille divinité hindoue. Comme un héros antique, tu seras aveugle, parricide, régicide, chef de troupes et de massacres, auteur d'orgies flamboyantes et grotesques. Comme un vieux bouffon, tu verras la vie comme un mystère moyenâgeux, où rien n'est laissé au hasard et où tout apparaît selon le bon vouloir de forces invisibles, mues par une logique et un tempo secrets, connus d'elles seules, bref : une pièce de théâtre, où tout deviendrait plus grand, plus beau, plus signifiant et dramatique que nature. Oui, tu vivras intensément. Librement. Amoureusement. Voilà en quoi résidera tout ton poème.

Ici, je ne peux m'empêcher de te donner quelques exemples de ce que tu trouveras sublime : l'odeur du bitume après la pluie, un corps nu de femme s'avançant lentement vers toi à travers la pénombre, les déserts - qu'ils soient de sable, de roche, de sel ou d'eau -, le bruit de la viande en train de griller sur un barbecue, les petits cinémas de quartier, le parfum outrepasé des vieilles reliures, un verre de vin blanc posé sur une table de marché que le soleil de la mi-journée fera étinceler en transparence, les gares du bout du monde, le chant des derniers oiseaux encore debout au crépuscule, les larmes d'un ami en train de se confesser à toi dans le creux de la nuit, le rire des enfants, la rumeur matinale des premiers travailleurs envahissant peu à peu la rue, les accents étrangers, le sourire des gens édentés, le gout salée de la mer en train de sécher sur ta peau... J'y pense : il faudra que je te raconte un jour ma rencontre avec ta mère. Je l'ai vue la première fois durant une randonnée en montagne, si bien qu'elle a toujours gardé pour moi une odeur d'évasion, de sueur et de pomme de pin. Mon fils, ta mère est fait du bois des anges, du métal du ciel. Elle est de ces personnes qui brillent au loin comme un phare, trop gentils pour y croire. De ces personnes qui, les nuits sans lune, redonnent espoir. Mais j'y reviendrais plus tard, je préfère te parler pour le moment de mon père. De ton grand-père. Tu me comprendras mieux.

Mon père était de ce genre d'homme qui croit au bâton plutôt qu'à la tendresse. À l'autorité plutôt qu'à l'amitié, entre père et fils. En un mot, j'ai été dressé pour lui obéir et n'ai jamais aimé Noël. Ne te méprends pas, ce n'était pas un homme méchant. Il avait lui-même été éduqué de cette manière et ne faisait - on le fait tous - que répéter ce qu'on lui avait inculqué. Ma mère était douce, je crois. En tout cas, c'est le souvenir que j'ai d'elle. Elle est partie, j'étais trop jeune encore pour vraiment pouvoir me rappeler. Et ton grand-père ne parlait jamais d'elle. Il ne parlait pas de ce genre de sujet. À vrai dire, il ne parlait quasiment jamais. Et dans ce face à face obligé qui a été le nôtre durant mon adolescence, je suis moi-même tombé avec lui dans un mutisme obstiné, totalement hermétique. Si j'avais un conseil à te donner en matière de relations humaines, ce serait celui-là : *Parle !* Parle de manière incongrue, confuse, parle vite, parle mal, même si tes paroles doivent blesser, même si elles doivent être mal comprises... Mais *parle !* Si tu veux sauver une relation que tu sens prendre la tangente, ne tais jamais rien, ne fais pas comme moi, n'attends pas le dernier moment, n'attends pas d'être arrivé aux portes de l'irréparable, n'attends pas de toucher ce terrible point de non-retour en soi, où tout est déjà écrit et marqué comme en lettres de feu, non, il faut parler, parler même à tort et à travers, peu importe après tout si l'on ne tourne pas sept fois sa langue, il faut *parler !*

Nous n'avons pas eu cette chance avec mon père et tous deux avons notre part de responsabilité. J'espère que toi et moi - nous deux - nous ferons mieux. J'aimerais tant... Oui, j'aimerais tant devenir pour toi le père que je n'ai pas eu. Et au delà du père, devenir aussi ton ami. Ton grand-père, lui, me regardait toujours le front haut, le cil froncé, comme avec un air de reproche gravé sur le visage. Je crois qu'il me tenait responsable de la disparition de ma mère. Je ne correspondais pas non plus à l'idée de ce que devrait être un fils, je crois. J'étais petit, chétif, malade, phthisique. Il n'est d'ailleurs jamais venu me voir durant les nombreux séjours à l'hôpital que j'ai dû effectuer, au vu de ma condition. Il n'est jamais venu. Pas une fois. Jamais. Je me dis aujourd'hui qu'il y avait peut-être en lui une sorte de pudeur, une souffrance morale insoutenable, provoquée par le spectacle de la souffrance physique de son fils, une impuissance ressentie dégoûtante dans ses tréfonds. Mais, voilà, à l'époque, je lui en ai simplement voulu de ses absences répétées. J'étais tiraillé entre la plus grande des attirances - c'était mon père malgré tout - et la plus grande des répulsions - je ne le supportais pas -. Bref, nous nous tolérions, mais n'avons jamais su nous aimer. Et j'ai grandi comme un sauvageon avec cette épine dans le pied. À l'école, j'étais de ces gamins que l'on voit trainer seul dans un coin de la cour. Et, n'ayant pas de mère, je n'avais aucun jupon auquel m'accrocher ni derrière lequel me cacher. Plus tard, j'ai aimé une fille de ma classe. *Mon premier amour, ma première fois.* Malheureusement, elle ne m'aimait pas. Elle m'a donc rejeté. Elle a rejeté mon amour, comme un cadeau encombrant, inutile. Dès lors, je n'ai plus été de ceux qui pensent que l'amour est un *bien* que l'on peut tranquillement prendre ou donner, non, j'ai été mis de force de l'autre côté de la barrière, rangé avec ceux qui, le regard fou, la pupille dilatée, savent que l'amour est avant tout un *mal* que l'on peut nous retirer. Nous refuser. Je ne sais pas pourquoi je te dis tout cela, je voulais t'expliquer, m'expliquer, j'ai l'impression maintenant de me justifier, de justifier un crime que je n'ai somme toute pas commis...

Il faut que je te dise quelque chose que je n'ai encore jamais dit à personne, mais j'espère que, toi, tu me comprendras : j'ai des tendances suicidaires. Je tremble rien qu'à le dire, mais tu les auras aussi. Cependant, ces appels de mort, toi, tu sauras les transformer en appels de vie. Tu te diras : *Que ferais-je si « aujourd'hui » était mon dernier jour ?* Ce qui te permettra de mourir et de renaître quotidiennement, tout en remarquant ce qu'il y a d'incroyable dans l'ordinaire, de magique dans le banal. Tu rendras ainsi louange à la vie, tireras un trait sur l'apparente cacophonie et créeras une somptueuse symphonie à tes oreilles. Mais fais attention, ne t'endors pas, ne te repose jamais sur tes lauriers, car cette tâche te sera toujours à réinventer. *Jour après jour...* À peine crieras-tu victoire, à peine auras-tu détourné les yeux et baissé la garde que s'érigera en toi une nouvelle prison faite d'invisibles et de communs barreaux. De plus, comme toute chose en ce monde, il y aura un revers à cette médaille, un prix à payer. Cette manière à toi d'être au monde comme en sursis, comme un : *condamné à vie* - comme tu aimeras toi-même à te nommer - t'amènera souvent à l'excès. À l'abus. Oui, n'ayant pas le sens des mesures, ne sachant pas quoi faire de toute cette énergie mortifère, tu abuseras. Tu abuseras de tabac, d'alcool, de nourriture, de sexe, de drogue. De nuits et de pages blanches aussi. De la gentillesse et de la patience d'autrui. De tes capacités physiques, mentales ou morales, comme un arbre déjà par trop secoué. En un mot, tu abuseras de tout ce qui te procurera quelques frissons de plaisir ou de danger. Et ces infimes tremblements te serviront à combler la faille que je t'aurai léguée - aussi profonde et tenace qu'une larme retenue-, et ainsi cimenter les soubassements de ton âme contre la vanité et l'ennui. Tu penses peut-être que ce que je t'écris est triste... Pas du tout. Au contraire. Je ne fais ici que mettre le doigt sur les contradictions qu'il te sera donné de vivre, d'être ou d'habiter. Rassure-toi : les plus beaux feux d'artifices se créent à partir du mélange de poudres les plus disparates. Oui, il en va de nos êtres comme des plus grands bouquets, que l'on compose d'un nombre incalculable de fleurs aux tailles diverses et aux couleurs ennemies. Rassure-toi, mon fils : nous passons tous la plus grande partie de nos vies à simplement vérifier le bien-fondé des anciens dictons et de tous les proverbes. Et, quelque part, de faire en sorte de mériter notre propre mort.

Quand tu liras ces lignes, s'il t'arrive de les parcourir, tu te demanderas peut-être pourquoi un jour l'idée folle m'a pris de m'asseoir et de t'écrire, alors que tu étais en train de dormir dans la pièce d'à côté et que l'avenir semblait nous sourire. C'est que je ne sais combien de temps j'ai en ce monde en partage. J'aimerais bien sûr te voir grandir, être là pour voir tes premiers pas, entendre tes premiers mots, t'emmener à tes premières sorties, te voir amusé faire les quatre cents coups, discuter à bâtons rompus avec toi de tes études et de tes premiers amours, puis plus tard te voir avec quelque fierté devenir adulte, *homme* à ton tour, peut-être père - *qui sait ?* -, mais voilà, je ne sais pas, c'est le malade en moi qui maintenant s'exprime, s'imprime... Alors, au cas où... Au cas où je devrais définitivement me taire avant qu'il me soit donné de véritablement te parler, je t'écris. Je prends les devants et t'adresse cette lettre, à toi, mon fils, qui ne saura jamais protéger tes arrières.

Du temps, toi, tu en auras plus que ce que tu te serais imaginé au départ. Et, sur tes vieux jours, quand tu regarderas derrière toi et verras l'étendue du chemin parcouru, les années passées te paraîtront au mieux comme de délicieuses pelures, au pire comme un hachis gâché, avec lesquels tu auras su malgré tout te forger différentes identités et des réalités nouvelles. Tu te sentiras comme un agent secret de l'existence. Un agent double, triple, quadruple même. Tu te diras, en observant les jeunes gens fumer par ta fenêtre, que ceux qui viennent, ces jeunes gens-là sont : « Inconscients, fous, irrespectueux, perdus », comme moi-même je le penserai de ta génération, comme mon père l'a lui-même pensé de la mienne et comme mon grand-père l'avait sûrement pensé de celle de mon père. Tu riras alors dans ta barbe, car tu sauras que cette réflexion n'est rien d'autre qu'un aveu d'abatement et de sénilité. En ce qui me concerne, tu as bougé mon centre, l'a révolutionné. Grâce à toi, je ne m'inquiète plus. Plus pour moi, je veux dire. Je ne suis désormais plus que la périphérie de ton monde. Et c'est une joie sans cesse renouvelée, infiniment légère, que de devenir sa propre banlieue.

Ta génération, elle, sera égocentriste, *égocentrée*, elle se regardera et triturera sans fin le nombril, avant de se rendre compte qu'elle ne fait que multiplier autour d'elle les incompréhensions et les solitudes. Elle cherchera jusqu'aux confins de l'univers les remèdes à son mal-être, alors que la solution - si simple qu'elle en deviendrait presque absurde - lui pend depuis toujours au bout du nez. Je le confesse : j'étais moi-même fou d'égoïsme, avant de t'avoir, bien que ta mère m'ait, en quelque sorte, déjà auparavant montrer le chemin et sauver de moi-même. Je la soupçonne d'ailleurs d'avoir l'amour infirmier et d'éprouver du plaisir à bander les meurtrissures et les injures des blessés. Ses bras et sa bouche me sont d'une douceur extrême, son corps est chaud. Je sais que ça paraît sommaire, mais tu t'apercevras un jour que c'est déjà beaucoup. Rends lui la pareille, si tu le peux, à chaque fois que l'occasion t'en sera donnée, tu verras qu'elle te donnera toujours au centuple, elle sera toujours là pour toi. Toujours prête à tendre son oreille et sa main. Tu verras alors que tes doigts, ton cœur, toutes tes extrémités enfin, ne seront plus jamais froids, même au sein du plus rigoureux hiver.

Je me dois d'arrêter ici cette lettre, car je t'entends, tu bouges, tu es en train de te réveiller... Je vais m'occuper de toi maintenant et te donner à manger. J'aimerais seulement finir cette lettre en te disant que : quoiqu'il advienne, quoiqu'il nous arrive, si pour une quelconque raison il nous arrive d'être séparés, peut-être même en complet désaccord, saches que je t'aime. Saches-le : tu es la meilleure chose qui me soit advenue. Saches-le : tu es beau. Tu es, après tout : *la chair de ma chair*. Et je t'aime. Et t'aimerai toujours. Sans condition.

